

L'avenir des bibliothèques et des bibliothécaires sont-ils liés ?

Raphaël Grolimund, bibliothécaire-formateur, Infothèque HEG, HES-SO

Les bibliothèques sont-elles amenées à disparaître sous la forme que nous connaissons aujourd'hui ? Après tout, les self-services sont de plus en plus présents dans nos vies, y compris dans des bibliothèques, à l'image des « selfchecks » installées dans nombre d'entre elles.

Parallèlement, l'accès à l'information et la lecture sur des formats dématérialisés augmentent et poussent de plus en plus de bibliothèques à donner accès à une partie à leurs ressources via un smartphone. Dans les bibliothèques académiques, la question est encore plus marquée puisque, dès 2024, le Fonds national suisse pour la recherche (FNS) imposera que toutes les publications scientifiques qu'il finance soient disponibles en « Open Access » ; lesdites publications étant diffusées en ligne. C'est ce qu'on résume sous la formule « 100 % d'Open Access en 2024 », qui est à la fois imprécise et irréaliste. Le point d'accès d'une bibliothèque ne pourrait-il donc pas, progressivement, se réduire à une « application » sur un smartphone ?

Alors, imaginons un instant que les bibliothèques, en tant que lieu, disparaissent : qu'advierait-il des bibliothécaires ? Quel serait leur lieu de travail ? Où pourrait-on les joindre ? Quels seraient leurs lieux d'intervention ?

Après deux ans de pandémie, il faut admettre que plusieurs tâches peuvent être gérées en télétravail, dépendamment des conditions logistiques et techniques. Ce qui est de plus en plus le cas. Par ailleurs, les outils de communication (e-mail, téléphone, vidéoconférence, *chat*, etc.) permettraient de maintenir des canaux de communication devenus familiers pour la majorité des lecteur·trice·s. In fine, les bibliothécaires pourraient se rendre au bureau ou au domicile des personnes qui les contactent, modifiant ainsi le *modus operandi* traditionnel, mais ne bousculant pas tant les habitudes que ça, puisque des initiatives lancées ici et là (*click & collect*, livraison de livres au domicile des personnes âgées ou malades, etc.) ont déjà fleuri.

Tout cela nous amène à nous poser la question miroir de l'interrogation initiale de cet article : les bibliothèques sont-elles indispensables aux bibliothécaires ? Pour être plus explicite : les connaissances et compétences des bibliothécaires peuvent-elles s'exprimer hors d'une bibliothèque ?

La réponse est indéniablement « oui » : le métier de bibliothécaire est avant tout social. Aider les gens à trouver ce dont ils ont besoin implique de se voir, d'échanger et de se comprendre. Une fois ce prérequis rempli, les compétences plus techniques des bibliothécaires peuvent s'exprimer. Orienter vers la bonne source, ouvrir des horizons encore inconnus des lecteur·trice·s, proposer des nouveautés et surtout rendre les gens autonomes. Conséquemment, s'il est question de lecture en bibliothèques, il est surtout question d'apprentissage, d'exploration, de découverte et d'autonomisation¹.

Vous n'avez pas besoin de murs pour aller au-devant des gens. Il existe des bibliothécaires mobiles qui volent au secours des gens qui font appel à elleux. Les services du type « Book a Librarian » vont aussi dans ce sens : permettre aux gens d'emprunter un·e bibliothécaire

¹ Je trouve le terme anglais *empowerment* bien plus parlant.

et de solliciter ses compétences pour essayer de résoudre leur problème.

Pour ce qui est des compétences mises en œuvre en « back office », les livres pourraient être catalogués hors des bibliothèques. Par soucis de qualité, on ne parle pas de se reposer sur les métadonnées fournies par des éditeurs ou des intermédiaires. Toutefois, la production de métadonnées pourrait être mutualisée autour de projet comme « Wikidata » afin de ne pas réinventer la roue². Ce n'est pas tant la description des collections qui poserait un problème, mais plutôt leur mise à disposition. In fine, n'entrez-vous pas chez Starbucks ou McDonald pour récupérer votre commande ?

Je suis conscient que certain·e·s usager·ère·s se font systématiquement livrer. Si ce service est loin d'être gratuit, c'est tout de même une piste. Qui livrerait les commandes des lecteur·trice·s ? Des bibliothécaires ? Si ce genre de services venaient à prendre de l'ampleur, probablement pas. J'imagine plutôt des prestataires du type « Uber reads » prendre le relais, et mettre fin à l'équité de traitement, car le coût induit par un tel service ne le rendrait pas accessible à tou·te·s.

² Je dois ici créditer Michel Gorin pour cette formule à qui, bien qu'il n'en soit pas l'auteur original, il a donné ses lettres de noblesse et qui, en retour, l'a rendu célèbre.

Évidemment, si l'on considère que tout sera uniquement au format numérique, la question est différente. L'accès via une application semble une piste sérieuse ; du moins, si l'on passe sous silence les modalités d'accès complexes et variées, imposées par les éditeurs ou agrégateurs de contenus. Mais si l'on imagine que les collections imprimées continueront à co-exister avec les ressources numériques, comment les rendre aisément accessibles aux lecteur·trice·s sans bibliothèques ? Doit-on imaginer des dispositifs similaires aux magasins d'Amazon : sans horaire, sans personne, sans contact ?

Les gens devront alors aller vers les contenus, se rendre dans l'échoppe où le livre qui les intéresse est disponible, après avoir identifié sa localisation. À mon avis, cela va à l'encontre de toutes les pratiques actuelles, tant de la part des lecteur·trice·s que des bibliothèques (à l'image des prêts en réseau ou au PEB). Au contraire, il s'agit d'être sur la route des gens. D'un autre point de vue, vous n'auriez pas tort de me dire que les bibliothèques ne sont pas vraiment sur la route des gens aujourd'hui.

Pour autant, cela signifie-t-il que la raison d'être des bibliothèques est remise en cause ? Non, pas tout à fait. La récente

crise sanitaire nous a montré que si la population voyait un certain intérêt envers ces institutions, elle les placerait volontiers sur sa route. De la même manière, les bibliothèques universitaires suisses sont massivement restées ouvertes car certaines personnes n'avaient nulle part où vivre. Chez eux, les étudiant·e·s n'avaient parfois pas les conditions requises pour travailler et les salles de classe étaient tout simplement fermées. Un grand nombre de bibliothèques publiques se sont débrouillées pour répondre aux demandes de leurs lecteur·trice·s même si elles ne pouvaient pas les accueillir dans leurs espaces. Par ailleurs, mon expérience personnelle a nettement mis en lumière le fait que les étudiant·e·s préféraient davantage rencontrer quelqu'un physiquement plutôt que par écrans interposés pour traiter leurs questions. La bibliothèque comme lieu de rencontre et d'échange est différente des autres lieux, car elle est gratuite et elle dispose de professionnel·le·s qualifié·e·s pour les aider (relisez Lankes 2017, p. 4). Si ses règles peuvent évoluer, son utilité ne doit pas être remise en cause pour autant.

Bien que les professionnel·le·s n'aient pas besoin de murs pour répondre aux attentes de leurs usager·ère·s, ceux-ci sont très pratiques pour que les gens trouvent et identifient la bibliothèque.

Définie comme un lieu de travail, un lieu de rencontre, un lieu de partage, les bibliothèques représentent aussi un endroit où les gens peuvent faire une pause, entre la vie privée et la vie professionnelle. Si l'on se laisse séduire par le modèle de la bibliothèque « plateforme » (Ravedoni 2018), on se rend compte que ce lieu peut rendre davantage de services qu'il ne laisse paraître. À quand un service « Book a Library User » pour mettre à disposition les compétences de chacun·e à l'ensemble de la communauté ? Peut-être devra-t-on attendre que les bibliothécaires soient reconnu·e·s comme facilitateur·trice·s³ ; il est vrai qu'un certain nombre de professionnel·le·s s'identifie davantage à ce rôle plutôt qu'à celui de gardien·ne·s du savoir, ce qu'ils/elles ne sont plus.

3 Le terme médiateur·trice est souvent utilisé pour désigner ce pan de nos activités. Je lui préfère celui de facilitateur·trice, car il offre, à mon avis, une plus grande marge de manœuvre et de plus larges perspectives d'évolution.

Comme le répétait Marinette Gilardi, les bibliothécaires sont là « pour faire **avec les utilisateur·trice·s** et pas pour elleux ». Être au plus près des besoins des gens nécessitera toujours la curiosité et l'envie de découvrir de nouvelles choses. Le bagage professionnel des bibliothécaires évoluera au cours du temps, les compétences pédagogiques et sociales, elles, seront toujours indispensables.

Ceci n'est qu'une ébauche de réflexion, rapide et incomplète. Il y aurait tellement plus à dire. Si vous avez des avis différents, sur le fond ou sur un détail, je serais très intéressé d'en parler avec vous.

De vive voix.

Références

LANKES, R. David, 2017. *The new librarianship field guide*. Cambridge, MA: MIT Press. ISBN 978-0-262-52908-2.

RAVEDONI, Michael, 2018. *La bibliothèque plateforme : espace dédié à la création, au partage et à la diffusion de culture – exemple par la création d'un makerspace*. [en ligne]. Genève: Haute école de gestion. [Consulté le 21 octobre 2018].
